

Entretien avec René Rochas¹

Transport d'armes et arrestation par la gendarmerie de Fauquembergues en avril 1942

J'avais découvert des armes cachées immergées dans la rivière à Renty au lieu-dit La Fosse Noire. Elles avaient certainement été abandonnées lors de l'invasion. J'ai fait part de cette trouvaille à Fillerin. Il m'a dit : « *n'en parle à personne, on choisira un jour pour faire une expédition* ». Il voulait les ramener chez lui afin de nous apprendre à les manipuler. Nous aurions pu nous en servir lors de la Libération. Ce jour-là, nous partîmes à six : Fillerin, son fils Gabriel, ses 2 filles, un commis de ferme Charles Parquet et moi.

Il était environ 23 heures. Le village semblait endormi depuis le couvre-feu de 21 heures. De plus à cette période, il n'y avait pas de soldats allemands dans la commune. Nous avons remonté les armes avec un croc. Il y avait là deux mitrailleuses, quatre fusils de guerre, plusieurs conteneurs métalliques remplis de balles. Nous n'emportâmes que deux fusils de guerre. Le reste, nous le redéposâmes dans l'eau. Les armes graissées étaient en parfait état. Je voulais revenir par les prés mais estimant qu'il n'y avait aucun danger, Norbert Fillerin préféra revenir par la route. En tête, Monique et Geneviève, vingt mètres derrière Norbert puis Gabriel, enfin Charles et moi avec les fusils. Tout à coup, j'entendis parler. Nous sortions d'une zone d'ombre, nous étions à découvert en plein clair de lune. "*Avancez*" ! Cet ordre était lancé par deux gendarmes cachés derrière un buisson. Je laissai tomber le fusil derrière moi ; Charles lança le sien par dessus la haie. Les deux gendarmes C. et H. ayant découvert les armes décidèrent de nous emmener à la gendarmerie de Fauquembergues.

La famille Fillerin affirma qu'elle n'était pas avec nous. Norbert, le croc à la main, déclara qu'il aimait se promener dans la nature avec ses enfants. Les deux gendarmes les laissèrent rentrer chez eux.

L'interrogatoire dura jusque une heure du matin environ. C. voulait me faire avouer que Fillerin avait un véritable arsenal chez lui. Il voulait également me faire dire que Fillerin cachait des aviateurs. Je lui répondis que je n'allais jamais chez lui et que le fusil que j'avais trouvé, j'allais le reporter à la mairie. De son côté, avec beaucoup d'audace et de candeur, Charles déclara que c'était pour tirer sur les Allemands quand les Anglais seraient débarqués. Nous signâmes les déclarations et nous pûmes sortir. Nous retournâmes chez Norbert Fillerin. Il nous attendait dans la cuisine, un revolver sur la table. Nous lui racontâmes notre interrogatoire. Le lendemain nous nous cachâmes au bois de Renty, à la ferme Dufay.

Peu après, le maire vint me trouver dans les champs. Il me dit que j'étais un jeune voyou, qu'il était responsable de la commune et que si il y avait du sabotage à Renty je serais le premier otage livré aux Allemands.

Deux semaines plus tard, j'allais jouer au football à Fauquembergues. Comme je passais devant la gendarmerie, C. m'aperçut et s'écria devant plusieurs épouses de gendarmes : « *c'est lui que j'ai arrêté avec un fusil de guerre à la main !* » Je fis part de toutes ces réactions à Fillerin. Il me conseilla de changer d'air. En juillet je quittais Renty et je commençais à travailler dans une ferme à Coupelle Vieille. Je suis resté en contact avec Fillerin. Il m'avait dit que s'il en avait besoin, il aurait fait appel à moi.

En 1943, je fus averti de l'arrestation de Norbert par Gabriel, son fils.

Jean Courtin de Coupelle Vieille m'invita à prendre contact avec Fulgence Somet, chef

¹. Entretien avec René ROCHAS - 19 février 1999.

cantonnier à Coupelle Vieille. Il était responsable du groupe Libération Nord de Coupelle Vieille en liaison avec la section de Fruges commandée par le lieutenant Levray. Notre mission ne consistait qu'à donner des renseignements.

Lors de la Libération, en septembre 1944, Jean Courtin, Roger Carpentier, Jules Morel et moi reçûmes des armes de Fulgence Somet. Nous participâmes aux opérations de "nettoyage". En camion, avec nos libérateurs Polonais nous allâmes jusque Clarques. J'étais déjà en possession d'une carte d'appartenance à Libération Nord. Plus tard, Jean Courtin fera la campagne d'Indochine et sera porté disparu.

Rencontre avec deux soldats britanniques anglais en juin 1940

J'avais 17 ans, je me promenais dans Renty avec mes deux frères. Je sortis du chemin du "capitaine", traversai la route de Valteneux et m'engageai dans le sentier qui conduisait dans les champs. Je vis alors deux hommes arriver dans ma direction. Comme ils se rapprochaient de moi, j'aperçus leur chemise kaki, les manches retroussées (il faisait très chaud à cette époque). Ils portaient un pantalon civil et étaient chaussés de bottes vernies. J'ai pensé "ce sont des Anglais". Ils s'approchèrent de moi, s'arrêtèrent et le plus grand me dit : « *compris - beaucoup de soldats allemands village ?* » Je lui répondis : "yes". Il sourit. Il ajouta : « *compris - direction Anvin – Arras* ». Je rétorquai : « *yes, Anvin-Arras-Paris-Gilbratar* ». Ils éclatèrent de rire et le grand blond me donna deux tapes dans le dos. Je les informai que dans le village il y avait un officier français Norbert Fillerin qui parlait l'anglais.

A ce moment-là, nous entendîmes un bruit de voitures, un convoi. Il passait en contrebas. Pas un soldat allemand ne regarda de notre côté. Les deux Britanniques étaient prêts à se sauver. La dernière voiture était passée ; soudain, on entendit un bruit de frein et la poussière vola sur le chemin. Sur la route, un soldat allemand courait. Il jeta un regard dans notre direction. Les deux Anglais plongèrent derrière la haie. Je descendis en bas du talus et je vis que l'Allemand ramassait sa toile de tente qui était tombée du camion. En repassant devant moi, ils me demanda : « *partis - civils ? soldats ?* » Je lui répondis : « *civils – ya* ». Tous ses camarades éclatèrent de rire et je crus comprendre "alles gefang". Un chef donna un ordre et le convoi se remit en marche. Les deux anglais se relevèrent et partirent dans la direction que je leur avais indiquée. Ils ont suivi la rivière mais n'ont pas trouvé la maison de Monsieur Fillerin. Ils ont continué leur route vers Verchocq. Ils arrivèrent à Wicquinghem. Là, un résistant les prit en charge et les ramena à Renty chez Fillerin. Ils purent regagner l'Angleterre. C'étaient Sidney Hall et Smeed. Smeed est revenu à Renty après la libération.

Le détroit du Pas de Calais mesure quatre kilomètres

L'été 1940, un caporal des panzerdivisions est entré à la maison. Il nous demanda quelque chose en allemand mais nous ne comprîmes pas. Finalement, il ouvrit la porte de la chambre, décrocha un miroir. Il semblait heureux de sa découverte. Il installa le miroir dans la cour et se rasa. Il rentra, raccrocha la glace. A ce moment un autre soldat vint le rejoindre, un fantassin. Ce dernier parlait très bien le français. Il expliqua qu'avant la guerre, il était étudiant à Berlin. La caporal SS se mit à parler d'Hitler "Hitler über alles". Le fantassin traduisait : « *Le Bon Dieu était trop vieux pour gouverner l'univers, c'est Hitler qui allait le remplacer !* » Ces affirmations me faisaient rire. Le caporal aperçut un calendrier que le journal Le Télégramme avait imprimé. On y voyait Gamelin, Chamberlain, Roosevelt. Il montra du doigt chaque personnage en disant "Kaputt". Hitler avait "viel tanks, viel bombes", il allait écraser l'Angleterre. Je lui dis que pour vaincre l'Angleterre, il fallait franchir le détroit. Le fantassin qui servait d'interprète me répondit que son camarade affirmait que le canal mesurait "vier kilometer". J'éclatai de rire et lui fit comprendre en comptant avec les doigts que le canal mesurait trente kilomètres. J'ajoutai que si

les Allemands avaient tenté une invasion par la mer, les Anglais auraient déversé du benzine sur l'eau et y auraient mis le feu. Le caporal SS devenait de plus en plus agressif et réaffirma que le canal mesurait quatre kilomètres. Alors je suis allé chercher un atlas dans ma chambre. Je l'ouvris et le mis sous les yeux des deux Allemands. Il me sembla que le SS ne savait pas lire une carte et ne parvenait pas à distinguer les terres et les mers. Le fantassin l'aida, prit la règle et avec l'échelle mesura le détroit. Timidement, il donna la réponse à son camarade qui pâlit. Soudain, il se leva, déchira violemment l'atlas en quatre morceaux, les jeta à travers la maison. Il me lança : « *sie, viel dumm, verrückt* ». En riant, je lui dis que c'était Hitler qui était fou, qu'il les avait trahi. Furieux, le S.S. me cria : « *sie partir Allemagne, camp de concentration, nicht viel essen, viel arbeit, sie Kaputt* ». Il claqua la porte, une vitre se fendit. Le fantassin était resté assis, muet. Ma mère me déclara que je n'avais pas raison de discuter ainsi ; mon père ou moi pourrions être arrêtés. Il fallait que je pense à ma famille, aux quatre jeunes frères et sœurs derrière moi. Le fantassin sortit sans rien dire. Il revint quelques minutes plus tard, s'assit à côté de moi et me dit :

« *-René, il ne faut pas discuter avec mon camarade. Il est beaucoup nazi, il pourrait vous dénoncer. A ce moment là, on viendrait vous arrêter ; on vous conduirait en Allemagne, dans des camps de travaux forcés. Vous travaillerez beaucoup, vous mangerez peu et sûrement vous ne reviendrez jamais. Je sais que vous avez raison. Hitler ne gagnera pas la guerre. Hitler fait trop la guerre. Compris : la Pologne, la Belgique, la France, l'Angleterre et après la Russie ; alors la guerre jamais finie ! Moi je parle car je suis seul mais en face de mes camarades je n'oserais pas, ils pourraient me dénoncer* ». Il ajouta que son père était grand officier et l'un de ses oncles général. Il est resté environ dix jours à Renty. Quand il est parti, je lui ai donné mon adresse mais il ne m'a jamais écrit. En 1996, j'ai essayé de retrouver sa trace par l'intermédiaire d'amis en Allemagne. Ces recherches furent vaines.